

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul GAIST

L'espoir en Dieu (suite et fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 301-305

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'espoir en Dieu

(Suite et fin.)

BIEN CHER AMI,

Ta prière est exaucée et de nouveaux jours se lèvent pour moi. Me voici revenu au Dieu de mon enfance et rendu à l'espérance. Je ne sais comment te dire mon bonheur. La vie n'a pour moi que des sourires ; il me semble maintenant qu'elle recommence et qu'une nouvelle jeunesse m'attend.

Mais, j'ai hâte de te conter l'histoire de mes souffrances et te dire comment s'est accomplie ta prédiction.

Depuis mon départ, je n'ai cessé d'être inquiet. Mon inquiétude gardait toujours le même caractère: c'était une souffrance lente qui me consumait. Vers le soir surtout, une tristesse profonde s'emparait de moi et m'enlevait toute force, tout espoir. Découragé, désenchanté de la vie, je me disais : « Ah ! pauvre existence, que tu es peu de chose ! Il faut donc toujours souffrir ? Depuis si longtemps déjà, mon cœur est rempli d'amertume et mon âme accablée par l'ennui ; et je n'ai personne pour me consoler, je n'ai plus rien pour me soutenir....

J'ai beau me résigner, me consoler moi-même, penser que la vie est peu de chose et que la mort n'est rien. C'est en vain que je répète avec un philosophe : « Sois prêt, si la trompette sonne, et quitte la vie ainsi que l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre sa nourrice, et en rendant grâces à l'arbre qui l'a portée. » Je ne fais qu'aggraver mon mal, je ne vois que mieux l'impossibilité où je suis de l'apaiser et de le soulager. Et cependant, quelque triste que soit ma vie, je ne puis me résoudre à la mort.

Qui bénirais-je ? Et à qui renierais-je grâces ? J'ai abandonné le Dieu de mes jeunes années, je ne prie plus. Non je ne veux pas mourir encore.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson.

Pour me distraire, j'allais me promener dans un lieu solitaire et je chantais, selon ma coutume, les strophes de « l'Espoir en Dieu ». Elles me procurait toujours quelque consolation. Là, du moins, je trouvais un compagnon d'infortune. Le poète se consolait en chantant ses souffrances. Après lui et comme lui, je trouvais dans ce chant l'apaisement de mes peines.

Un soir, mieux disposé qu'à l'ordinaire, je disais en toute confiance au Seigneur :

Ah ! si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir ;
Si dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir

Brise cette voûte profonde.
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon

J'éprouvais une vive émotion, il me semblait que j'étais exaucé, et je sentais, je comprenais que la prière sincère est vraiment « cri d'espérance ».

Je me reprenais à croire. Comme une brise chargée de fraîcheur, l'espérance pénétrait dans mon âme et l'agitait doucement. Je vis clairement que j'aimais encore Celui que j'avais aimé dans mon enfance et qui m'aimait encore quand je ne l'aimais plus.

Dans ces dispositions, je repris le chemin de ma demeure. Comme je passais devant une église, j'y entrai. Elle était remplie de lumière. Je vis une foule nombreuse dans le recueillement et la prière. Un grand silence régnait. Impressionné par ce spectacle, je demandai quelle cérémonie amenait tant de monde à l'église et j'appris qu'un missionnaire devait parler en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

J'écoutai le missionnaire avec une respectueuse attention. Le sort de tant de pauvres infortunés que soulageait et sauvait cette belle œuvre me toucha profondément. Je fis un retour attristé sur mes malheurs, et la pensée que tant d'autres, peut-être, avaient souffert et souffraient plus que moi, m'arracha des larmes.

Le missionnaire plaida leur cause avec beaucoup d'âme : « Donnez, disait-il en terminant, donnez beaucoup, ouvrez une main généreuse, c'est pour des frères malheureux ! Le Seigneur lui-même vous tend la main et vous demande l'aumône, disposé à vous donner en retour des biens infiniment plus précieux : le bonheur et le salut de vos âmes. Vous qui souffrez, vous surtout, donnez pour ceux qui souffrent et qui pleurent. C'est par ce chemin que vous irez à Celui qui a dit : « Venez à moi vous qui souffrez et je vous soulagerai. »

A ces paroles, je ne résistai plus. Dans mon cœur j'entends la voix de la grâce. Dieu parle et j'écoute. « O douce voix, voix aimée, me disais-je, parle, parle ! M'apportes-tu la paix, la consolation, l'espérance ? » Et cette voix disait : « Je me suis donné, donne-toi. »

La cérémonie terminée, la foule abandonne l'église ; je m'avance vers l'autel, les yeux pleins de larmes et disant : « Douces larmes, coulez, coulez à votre aise et soyez bénies ! Maintenant, je vais pouvoir prier, prier de tout mon cœur. » J'arrive devant l'autel, où repose le Dieu qui me parle et je me jette à genoux. Mon émotion est inexprimable. Je veux demander pardon et prier. Je remue en vain mes lèvres. J'oublie tout et ne sais que pleurer.

Enfin, mon âme s'épanche en doux accents de reconnaissance et d'amour. Elle bénit, elle remercie, elle chante. Le Seigneur avait dit : « Je me suis donné, donne-toi ! » Elle répond : Me voici, Seigneur, me voici ! Trop longtemps j'ai erré loin de vous. A vous je veux appartenir désormais, à vous, je veux demander le bonheur.

La violence de mes premières émotions passée, le calme revient, doux et fortifiant. Je n'ai plus d'inquiétude. Je m'abandonne à la confiance. J'ai retrouvé un Père.

Je ne pense plus aux joies terrestres, aux hommes, à la gloire, quelque chose de plus grand, de plus beau me rend l'amour et l'espérance, que je suis heureux, agenouillé au pied de l'autel, seul devant le Bon Maître ! Oh ! que de suaves consolations descendent sur le cœur souffrant, que de lumières sur l'intelligence ! Là, mon cœur parle, il confesse ses fautes. L'aveu ne coûte plus. Il me console et me fortifie. Il s'échappe du cœur, il s'envole des lèvres. Une force supérieure pénètre mon âme : c'est la rosée de la grâce qui descend du ciel. Je comprends alors ce que c'est que la vie, et tout doucement, je murmure : « Oh ! qu'elle est belle l'existence de celui qui prie ! La prière donne vigueur et force. Elle donne le vrai bonheur, elle promet le ciel.

Voilà, cher ami, l'effet de ta fervente prière, voilà ton ouvrage. Reconnais dans le bonheur qui m'est rendu la part qui te revient, remercie Dieu, et, si ta santé s'est rétablie, accomplissons le rêve de nos jeunes années. Les missions attendent des ouvriers... Le Maître nous appelle. Levons-nous et partons.

Alors, nous serons prêts, « si la trompette sonne » et « comme l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre, sa nourrice, nous rendrons grâce à l'Arbre de vie qui est la croix de Jésus-Christ.

P. GAIST